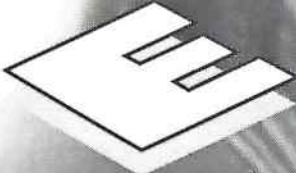




Édimac 2004

Carrefour N° 22, mai 2004

**CARR**  **FOUR**



## Bulletin de l'Association des personnes retraitées du Cégep de Sainte-Foy

### Coordonnateur :

Fernand VILLEMURE

### Correction de texte :

Pierrelle BOIVIN

### Sommaire :

Voir le vieux Québec .....	1
par Louis DESCHAMBAULT	
Trois roman .....	2
par Jean-Marc OUELLET	
Petite histoire de l'association .....	3
par Roland BERNIER	
Éducation au collégial .....	7
par Claude POULIN	
Les énigmes de Gilles .....	11
par Gilles OUELLET	
Tafelmusik et le soleil .....	12
par Fernand VILLEMURE	
Souvenirs de voyage (14) .....	13
par Jean-Marc OUELLET	
Vietnam 1 .....	15
par André SIMARD	
Vietnam 2 .....	17
par André SIMARD	
Annonces et rappels .....	20
par Fernand VILLEMURE	

### Conception graphique :

Robert MUCKLE

### Mise en page :

Robert MUCKLE

### Impression :

Les Copies de la Capitale, sur Xerox Docutech

Les textes publiés n'engagent que leur auteur et non  
quelque autre responsable de l'Association.

## VOIR LE VIEUX QUÉBEC SOUS UN AUTRE ANGLE

par Louis DESCHAMBAULT

Mercredi le 21 avril dernier, dix membres de notre association et quatre invités se sont regroupés autour de Jean-Marc Loïselle à la Maison de la découverte, voisine du Manège militaire, rue Laurier. Après nous avoir montré son permis officiel de guide de Québec, Jean-Marc nous expose les principales caractéristiques historiques et géographiques du vieux Québec. De là, nous nous dirigeons vers la rue Saint-Louis, ensuite d'Auteuil jusqu'au sommet de la porte Kent, puis les rues Sainte-Anne, Cook, des Jardins, Donnacona et des Ursulines. Nous nous arrêtons pour dîner au restaurant La Ca-

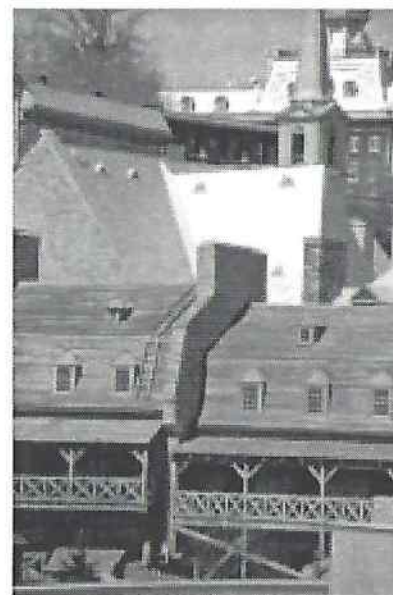


ravelle, rue Saint-Louis. Par la suite nous parcourons les rues du Corps-de-garde, du Mont-Carmel, des Grisons, Sainte-Geneviève, de Brébœuf, Saint-Denis et d'Auteuil. Notre guide a attiré notre attention sur les aspects architecturaux, les faits historiques, les personnages qui ont habité certaines demeures, les monuments, les parcs peu connus, les points de vue non usuels, etc, etc. Tout ceci avec anecdotes, humour, compétence et interaction du groupe.

Malgré le vent et le temps frisquet, nous avons tous passé une journée très agréable et inoubliable.

Un immense merci à notre guide et ami Jean-Marc.

*Note : Il est possible que dans un avenir prochain nous marchions ainsi dans une partie de la Basse-Ville. ■*





## SUGGESTION DE TROIS ROMANS RELATIFS À L'HISTOIRE DE QUÉBEC

par Jean-Marc LOISELLE

De Janik Tremblay, *Julie de Saint-Laurent : une héroïne méconnue de notre histoire*, 381p., paru en 2002. Julie vivra à Québec, rue Saint-Louis, de 1791 à 1794 en compagnie d'Edouard, quatrième fils de George III d'Angleterre. Devenu plus tard duc de Kent, le prince, rappelé à ses devoirs royaux, épousera une princesse de Leiningen (Allemagne) qui donnera naissance à Victoria, couronnée reine en 1837.

De François-Albert Angers, *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices*, Chroniques canadiennes de 1834, éd. Nota Bene 2003, 153 p. L'auteur décrit les crimes de la « bande à Chambers » et la détention de ses membres à la prison de la rue Saint-Stanislas, devenue le

Morrin College. Avocat, Angers y a inséré sa vision du système judiciaire d'alors.

De Georges-Hébert Germain, *Le Château*, 364p., paru en 2001. Roman audacieux, ce livre vous permettra de suivre les aventures d'Odile et de François et de découvrir les racoins du Château Frontenac et ses lieux fastueux. Vous y rencontrerez Lindberg, le capitaine Bernier, Churchill, de Gaulle, Hitchcock, Duplessis, Rita Toulouse et bien d'autres. *Le Château* est une histoire d'amour, une quête du bonheur et un survol de l'histoire de Québec.

Note de F.V. Jean-Marc, en bon pédagogue, nous laisse le soin de trouver la maison qui a édité le roman de Tremblay et le dernier, *Le Château*... ■



## PETITE HISTOIRE DE L'ASSOCIATION DES PERSONNES RETRAITÉES DU CÉGEP DE SAINTE-FOY

*Pour souligner le 10<sup>ième</sup> anniversaire de notre association, nous avons retrouvé ce texte de Roland, qui parle des 5 premières années. Pour la suite, les archives de l'Association sont ouvertes à quiconque voudrait composer un texte sur les 10 premières années.*

par Roland BERNIER

Il était une fois...

Pendant que la presque totalité des habitants de la planète a les yeux tournés vers l'avenir à la fin de ce siècle et de ce millénaire, moi, je cherche à revivre le passé. Quand en 1983, à la suite d'une préparation adéquate, et aidé par certaines circonstances, je songe à la retraite, j'entre alors dans un univers inconnu pour moi. Mais, comme j'y suis arrivé dans plusieurs autres situations antérieures, je m'adapte rapidement, m'accommodant des avantages et essayant d'aplanir les désavantages.

Le soleil se lève et se couche plusieurs fois, laissant se dérouler, au jour le jour, le fil de ma vie de retraité. Le hasard me fait parfois rencontrer des confrères ou des compagnes qui, une fois les échanges de nouvelles terminés, retournent tout comme moi à leurs occupations sociales ou individuelles.

Il en serait demeuré ainsi peut-être si,

un jour, une personne, semblable à un aimant, n'avait pensé à nous réunir à la salle du Conseil du Cégep. Cette instigatrice est Renée Francœur. Elle n'en est pas à la première audace et rien ne la rebute. S'aidant de dossiers et de sa mémoire, elle trie les noms d'anciens collègues susceptibles de l'aider à réaliser son projet. Non seulement elle songe à regrouper les retraités, mais aussi à leur fournir matière à réflexion. Son expérience personnelle l'incite à trouver maintes raisons valables pour une telle entreprise.

À la fin de l'automne 1993, le projet est « couché » sur papier. Une lettre, messagère d'une invitation et d'une feuille de route suggérée, est mise à la poste, destinée aux retraités ciblés. Ainsi, le 13 janvier 1994, à la salle du Conseil du Cégep de Sainte-Foy, à 19h30, débute la réunion du Comité provisoire de la cellule des sages. Guy Ashby, Roger Bélanger, Roland Bernier, Roland Grête, Thérèse Doyle, Raymond L'Heureux et Jean-Marc Michaud répondent présents.

Guy Ashby, à l'invitation de Renée Francœur, assume la présidence de cette rencontre. Il en résume l'objectif, soit la mise en place d'une association de retraités qui serait une cellule à l'intérieur de l'association des diplômés. Cette dernière nous offrirait la chance de garder des liens et de nous rencontrer dans d'autres situa-



tions que celles du milieu du travail. Cet objectif est accepté d'emblée. L'opération contact est lancée, chacun des membres présents acceptant de se diviser la liste des retraités préparée par Renée Franceœur (sacrée Renée, elle pense à tout !). Déjà une première assemblée générale est projetée vers mai ou juin.

C'est dans une atmosphère chaleureuse quasi noyée dans une mer d'optimisme que se termine cette première rencontre, jetant la base de notre association ouverte sur l'avenir tout en étant disponible au présent.

Renée Franceœur ne s'en tient pas qu'à son coup d'envol, elle veut qu'il se maintienne. Si la première rencontre du 13 janvier 1994 se borne à se présenter, à parler de son emploi du temps depuis la retraite et à émettre des vœux « pieux », Renée Franceœur relance chacun des membres du comité provisoire et les convoque pour une seconde rencontre le 11 février 1994.

Cette rencontre permet de passer à l'action. Les contacts par téléphone sont encourageants. Sauf quelques personnes isolées, la majorité accorde son appui et nous assure de sa participation à une première assemblée générale. Déjà nous en fixons la tenue au 5 juin suivant. Nous privilégions la formule brunch, car elle permet à chacun de manger à son goût et à sa faim. Jean-Marc Michaud fera les rencontres nécessaires pour réserver un local et commander le brunch. Roger Bélanger fait l'unanimité quand il propose que

Roland Bernier rédige les quelques statuts de notre association.

Et vogue la galère vers la troisième rencontre. Les vœux se matérialisent peu à peu. Le foyer de la salle Albert-Rousseau n'étant pas disponible le 5 juin, Lucie Robertson offre les salons 1 et 2, offre qui nous convient. Céline Bédard, du service de restauration du Cégep, soumet un menu de brunch à 10\$ le couvert, taxe incluse. Le menu et le prix nous conviennent. Un problème demeure toutefois en suspens, celui de la vaisselle. Si le groupe n'est pas trop nombreux, le traiteur pourra fournir gratuitement de la vaisselle en porcelaine, sinon, il faudra manger dans de la vaisselle jetable ou payer un supplément.

Après avoir reçu un texte définissant les statuts de la cellule, nous parcourons avec Roland Bernier les articles du document et faisons les modifications jugées utiles.

Un autre chaînon s'ajoute le 6 mai 1994 alors que nous en sommes à notre quatrième et dernière rencontre avant l'assemblée générale de fondation. Afin que tout fonctionne bien, il nous incombe de nous bien préparer.

Il est décidé d'inviter non seulement les membres retraités mais aussi quelques invités d'honneur tels que le directeur général du Cégep, la présidente du CA et la présidente de l'Association des diplômés. Le programme de cette première assemblée est fixé sur-le-champ. Il ne nous reste qu'à nous croiser les doigts.

Le mois nous séparant des deux rencontres nous semble passer très vite, car le calendrier indique déjà le 5 juin 1994, mais nous sommes prêts.

Dès leur entrée à la Salle Albert-Rousseau, Thérèse Doyle et Raymond L'Heureux, souriants, accueillent les membres. Tous sont heureux de se revoir et de fraterniser à nouveau. Les rires fusent de toutes parts à la suite des souvenirs remémorés, plus ou moins vivaces. Ces échanges interpersonnels créent une atmosphère amicale et chaleureuse, non seulement difficile à décrire mais aussi à en mesurer l'intensité. C'est un début qui augure bien.

Les membres du Comité provisoire en sont conscients et leur enthousiasme monte d'un cran quand Renée Franceœur leur souffle à l'oreille qu'il y a une trentaine de membres sur une possibilité de 62, soit 50%, plus une quinzaine de conjoints et conjointes.

Aussi c'est avec un sourire rempli de satisfaction que Guy Ashby souhaite la plus cordiale des bienvenues et préside temporairement ces agapes d'assises de l'association.

Après l'adoption à l'unanimité de nos statuts, Renée Franceœur accepte de présider les élections des membres du premier bureau de direction. Quinze candidats sont proposés, mais seulement les cinq qui recueillent le plus de voix sont déclarés élus. Après s'être concertés à huis clos, ceux-ci informent l'assemblée du premier

bureau de direction, voulant ainsi remercier les membres de leur présence :

Président : Roland Bernier

Vice-présidente : Thérèse Doyle

Secrétaire : Raymond L'Heureux

Trésorier : Jean-Marc Michaud

Conseillère : Hélène Côté

C'est à eux qu'incombe maintenant de porter le flambeau remis par Renée Franceœur, dont le nom restera à jamais gravé dans la pierre angulaire de notre association.

Les vacances estivales 1994 s'écoulent avant que le président sonne le rappel à la tâche le 7 septembre suivant. Tous sont d'accord pour dire que les retrouvailles du 5 juin ont été un succès. C'est pour eux un stimulant appréciable et apprécié. C'est en se basant sur l'épopée des pionniers que l'actuel bureau de direction veut profiter du présent pour planifier l'avenir. Leur première préoccupation est de définir l'orientation de notre association. Rien de mieux que l'extrait du procès-verbal pour résumer le débat relatif à cette orientation :

*Pour ce qui est de l'orientation de notre groupement, nous avons le choix d'en faire soit un club social soit une amicale. Un club social est un cercle où des habitués partagent des activités de loisirs assez nombreuses pour qu'il soit question d'un calendrier. Une amicale est une association d'anciens qui ont fréquenté une même institution et qui veulent garder un lien entre eux et avec*



cette institution. C'est une structure commode pour organiser périodiquement des retrouvailles ou soutenir certains projets lancés par l'institution. Pour notre part, nous préférons définir notre groupement comme une amicale. Notre point de vue sera soumis aux membres lors de la prochaine assemblée générale. (n° 4 de l'ordre du jour du procès-verbal de la réunion du bureau de direction, tenue le 7 septembre 1994, rédigé par Raymond L'Heureux, secrétaire) Ce qui est fait le 25 mai 1995, alors que 34 membres présents sur 64 (encore 50%) approuvaient à l'unanimité.

L'état de nos finances, sans être catastrophique, laisse à désirer. De plus, compte tenu de ses états financiers, l'Association des Diplômés nous informe qu'elle ne défraiera plus qu'un seul envoi postal par année, restreignant ainsi notre budget. Néanmoins, l'exécutif désire informer les membres de ses activités. Il lui faudra élaborer un moyen pour pouvoir agir en ce sens.

Entre-temps, Renée Francœur a convaincu Thérèse Doyle et Hélène Côté d'organiser la première foire du livre usagé au profit de la Fondation du Cégep. Les membres sont appelés à collaborer soit en donnant des livres, soit en venant bouquiner, soit en aidant à la vente. Cette foire a lieu du 7 au 10 mars 1996 et s'est avérée fructueuse, car elle a généré un profit de 1443\$, remis à la Fondation. Bravo à Thérèse, Hélène et les autres.

Si cette somme réjouit la direction de la

Fondation, elle ne règle pas le problème de nos finances. Lors d'une réunion de l'exécutif, il est décidé de majorer le coût du brunch de 10\$ à 15\$ lors de la prochaine assemblée générale.

Afin de varier la présentation de ses communiqués, l'exécutif décide à l'unanimité de lancer un petit journal. Cependant il lui faudra procéder selon les moyens du bord et les disponibilités financières. Ce bulletin de liaison tire son nom du sigle de l'Association des Retraités du Cégep de Sainte-Foy, l'*ARC-en-ciel*.

Et vogue la galère vers une nouvelle étape ! Trois des membres de l'exécutif terminent leur mandat. L'assemblée générale du 2 juin 1996 les remplace par Jean-Marc Loiselle, Bill Donnelly et Liette Jolicœur. Toutefois, durant les vacances estivales, Liette Jolicœur démissionne pour des raisons personnelles. Un peu plus tard Jean-Marc Loiselle remet sa démission pour des raisons personnelles également. La « galère » ralentit quelque temps. L'ami Bill Donnelly, secondé par Jean-Marc Michaud et Denise Leblanc s'improvise timonier d'urgence. Puis Roland Legendre remplace Liette et Conrad Létourneau et Roland Roy remplacent Jean-Marc et Denise. Une nouvelle équipe est donc en place. À nouveau la galère vogue.

À l'assemblée générale du 4 octobre 1998, encore trois nouveaux membres remplacent ceux qui quittent : Lise Poulin, Louise Chicoine et Claude

Poulin, avec Bill Donnelly et Roland Legendre formeront la nouvelle équipe. Nouveau départ, les idées affluent : bulletin de liaison, initiation à l'informatique, cours variés, visites, généalogie, voyages, etc... Si certaines voient le jour et grandissent, d'autres s'estompent faute de participants. La participation des membres au party du DG est un succès. Le nombre de participants quadruple. Les finances sont renflouées et les activités fleurissent. Bravissimo ! Un nuage assombrit le ciel. Lise Poulin, la présidente, démissionne pour des raisons personnelles. Bill Donnelly prend la relève et Louis Deschambault fait son entrée au sein de l'équipe.

## ÉDUCATION AU COLLÉGIAL

par Claude POULIN

À la demande du responsable de la petite revue des professeurs d'histoire du réseau collégial, j'ai rédigé un article, au sujet de la pertinence de revoir le modèle collégial, dont je livre ici quelques extraits. Il va de soi qu'il s'agit d'alimenter un débat peu facile mais qui me semble nécessaire.

En somme ce que je propose est une véritable Commission d'étude indépendante, chargée d'étudier dans une perspective d'ensemble la place de ce réseau dans le cadre général de notre système éducatif. La réforme de 1994 a été une

Le journal prend le nom de « Carrefour », nom de la maison où se trouve notre secrétariat, puis des cours d'initiation s'organisent. C'est le début des déjeuners mensuels, le foire du livre est reprise avec succès et au profit de notre association, une chaîne téléphonique est formée, le statut légal de l'association est acquis. Que d'encouragements pour nos dévoués directeurs ! Aussi, c'est avec la tête haute qu'ils se présentent à l'assemblée générale du 26 mai 1999. Depuis, nos élus envisagent l'avenir avec optimisme, espérant que l'an 2000 sera le témoin de la réalisation de leurs rêves les plus chers. ■

réforme des programmes, je propose une réforme des structures.

Commençons par dire qu'il serait bête de ne pas reconnaître dès le départ que les cégeps ont accompli de façon magistrale la première partie de leur mission, soit la démocratisation scolaire. On pourrait aussi faire une liste impressionnante d'autres réalisations très positives qui plaident en leur faveur. Je m'abstiendrai de le faire car il ne manquera pas de gens pour s'en charger. D'ailleurs, c'est sûrement sur ce terrain que se placeront les défenseurs du statu quo. Comme ceux-ci sont nombreux et bien organisés, il ne manqueront pas d'intervenir avec force dans le débat



à venir. Pour ma part, je me concentrerai sur les zones d'ombre de la situation actuelle qui à mes yeux appellent une revue en profondeur de l'organisation des collèges.

[...] Ma position est la suivante : J'affirme qu'en dépit du temps, de l'énergie et de l'argent qu'on y a investis depuis 35 ans, notre système collégial n'a pas été en mesure de se développer en fonction des besoins grandissants de la société québécoise. Son modèle d'organisation est figé, paralysé [...] Plusieurs de ses faiblesses résultent de causes structurelles. Ces faiblesses, je les mesure aujourd'hui à la lumière de deux grands paramètres : premièrement, celui du nouvel ordre économique qui remet en question les pratiques de l'Etat dans ses choix budgétaires et deuxièmement, celui de la révolution technologique qui transforme le monde du travail et de la culture, donc de l'économie du savoir. À mon humble avis, le débat qui s'amorce sur l'avenir des cégeps sera un exercice futile s'il ne se fait pas sous cet éclairage.

Pour amorcer la discussion, je vais m'inspirer du récent document produit par la Fédération des commissions scolaires. Je rappelle que cette étude (Rapport Bédard) de la FCSQ démontre entre autres, qu'une des grandes faiblesses de notre système d'éducation (si on le compare au système ontarien) est la trop longue durée des études de ce niveau d'enseignement. Ce serait à cause de cela qu'on compte dans ce réseau 40,000 « étu-

dants de trop » circulant par aller-retour dans les programmes, en particulier vers l'enseignement professionnel. Les auteurs de ce rapport estiment que les pertes financières qui en résultent vont de 600,000 à 900,000 dollars. La controverse qu'a provoquée jusqu'à maintenant cette étude est loin d'avoir fait le tour de la question [...]

Il est donc clair, qu'on le veuille ou non, que l'avenir des cégeps se discutera à l'aune de ses performances par rapport à ses coûts. [...]

En spéculant sur les données les plus connues et en faisant les observations personnelles qui vont suivre, j'espère montrer que l'impasse existe bel et bien. [...]

Commençons par examiner le plus important des problèmes : celui de la durée des études ! Rappelons que la période d'études pour obtenir un diplôme collégial est plus longue ici qu'ailleurs (2,4 années pour un DEC en formation pré-universitaire, 3,8 années en formation professionnelle et 3,6 pour le BAC universitaire en formation technique (ITS). Le taux trop élevé des échecs, des abandons, la longueur des études pour l'obtention d'un diplôme, les changements de programme et surtout le manque de fluidité entre les niveaux de l'enseignement technique et professionnel, sont autant de facteurs qui expliquent le faible rendement du système collégial. Voyons cela à partir des deux secteurs du réseau : le technique et le pré-universitaire.

Le secteur professionnel ou technique connaît des problèmes très graves d'ordre systémique. Les difficultés de la coordination des programmes, de leur gestion et de leur diffusion à l'interne (dans les collèges et dans le réseau) et à l'externe (avec les autres ordres d'enseignement), le manque d'autonomie locale, les contraintes de la demande, la surcharge des programmes résultant de la présence des cours de la formation générale, sont autant d'obstacles qui imposent une révision en profondeur du régime pédagogique actuel. Certains aspects de cette problématique sont déjà bien documentés et le défi qui s'impose maintenant est de les examiner à la lumière des réalités économiques et technologiques nouvelles. Il est d'autant plus urgent d'agir parce que ce monde est en pleine révolution [...]

Quant au secteur pré-universitaire, il connaît lui aussi une crise de cet ordre. [...] Rappelons que 55% des étudiants inscrits dans ce secteur n'obtiennent leur diplôme que quatre ans après leur entrée au cégep au lieu des deux ans prévus. Voyons quelques-unes des raisons qui expliquent cette situation anormale et coûteuse. Commençons par quelques observations à propos du programme des sciences de la nature.

Celui-ci on le sait, est le programme attiré des étudiants les plus doués, mais aussi, parce qu'il ouvre la voie vers les facultés les plus recherchées, il a toujours attiré un grand nombre d'étudiants dont une bonne part sont incapables de suivre

sa cadence. Il s'ensuit donc un grand nombre d'abandons et de changements de programme, lesquels entraînent les coûts que nous connaissons...

D'autres faiblesses sont aussi observables ; pensons aux domaines des « humanités » et des arts qui sont en pratique exclus de ce programme. La preuve en est qu'on a dû, pour suppléer à cette carence, créer des programmes conçus pour les étudiants qui réclamaient une telle formation. Il appert aussi, et c'est là un réel paradoxe, que la motivation des étudiants pour les sciences et la recherche au terme de cette formation ne progresse pas. C'est d'autant plus étonnant que les besoins dans ce domaine sont sans limites. Finalement, on imagine facilement qu'en enrichissant ce programme par l'ajout d'une année au niveau secondaire, tel que le recommande le Rapport Bédard, une forte proportion de cette clientèle ferait aisément et avec profit le saut vers des programmes universitaires du premier cycle dans le domaine des sciences. On peut donc avancer l'idée qu'il y aurait des économies d'énergie et d'argent à réaliser (accroissement de l'efficacité) en appliquant pour ce programme un tel changement. Tout le monde y trouverait son profit. Voyons maintenant quelques observations sur le programme des sciences humaines. Mes collègues, professeurs d'histoire, connaissent bien les faiblesses de ce programme. Ils reconnaissent d'abord que malgré tous les efforts consentis pour corriger certaines de ses carences, une bonne partie de cette clientèle inscrite dans ce



programme est là faute d'autres choix. C'est la voie de garage pour les étudiants à risques. C'est aussi la voie choisie pour les étudiants en mal d'orientation et en expérimentation. C'est le programme où le taux d'échecs et d'abandons est le plus élevé et où les étudiants sont le moins nombreux à poursuivre des études universitaires. On n'a pas cessé depuis des années de se pencher sur ces maux et toutes sortes de mesures ont été mises en place pour les corriger mais sans grand succès. On parle encore de réorganiser la première année de ce programme afin de mieux encadrer les apprentissages de base. L'introduction depuis quelques années de l'apprentissage par mode de compétence a sans doute permis de favoriser le taux de réussite, mais au plan du contenu, de la substance, ces programmes ont été allégés. Je n'ai pas à énumérer ici les difficultés d'organisation et la lourdeur du travail que les professeurs ont à supporter pour satisfaire aux nouvelles exigences de ce programme. La proposition du Rapport Bédard de prolonger d'une année au secondaire et d'augmenter d'une année ce programme peut sembler irréaliste, puisqu'en effet cette refonte entraînerait des transformations majeures dans les structures actuelles. Mais, au lieu de voir les choses de cette manière et de se réfugier dans l'immobilisme, les intervenants devraient se demander s'ils servent bien les jeunes, en particulier ceux qui sont en mal d'orientation, en leur cachant la vérité. La formation en sciences humaines n'a d'avenir que pour ceux qui font le choix d'en faire une profession. Ce n'est

pas dans l'intérêt des étudiants, ni dans celui des parents, ni de la société de laisser croire autres choses.

Cet exercice est bien incomplet, mais voilà quelques-uns des constats qui me font plaider pour une révision profonde du système collégial. Je ne voudrais pas terminer sans ajouter un dernier mot à propos d'une des erreurs de la Réforme de 1994 : je parle ici de la mise en place d'un organisme d'évaluation institutionnelle, inspiré *sans doute* par une pensée très libérale soucieuse de préserver l'autonomie des collègues ; mais il est loin d'être certain que cet organisme ait réussi à convaincre le public de sa capacité à instaurer une nouvelle rigueur pour redorer le blason peu reluisant des collègues à ce chapitre. Une revue du plan d'action de cette commission s'impose. Concluons en répétant que l'essor et la croissance des sociétés sont plus que jamais liés à la qualité de leur système d'éducation postsecondaire, à cause de la mondialisation de l'économie et de la révolution technologique qui l'imposent. Devant cette évidence, il est primordial de voir si la situation actuelle ici, aujourd'hui, permet de relever ce défi...*L'avenir de la jeunesse en dépend !*

Claude Poulin, professeur d'histoire retraité de l'enseignement collégial, Cégep de Sainte-Foy ■

## LES ÉNIGMES (5<sup>È</sup>) DE GILLES

par Gilles OUELLET

Je vous propose aujourd'hui une cinquième énigme toujours dans le but de partager avec vous le plaisir de réfléchir. Je rappelle d'abord l'énoncé de l'énigme présentée dans le dernier numéro de Carrefour (n° 21) et j'en donne la solution. C'est toujours un plaisir pour moi de recevoir vos commentaires et de discuter de votre solution. D'ici là, amusez-vous bien !

### Solution de l'énigme 4

**Rappel de l'énoncé :** On désigne par l'expression *mots gigognes* une suite de mots qui s'emboîtent les uns dans les autres, chaque mot étant formé à partir des lettres du mot précédent auxquelles on ajoute une autre lettre. Par exemple, les mots suivants sont des mots gigognes : **t, tu, but, tube, buste, brutes, ...** Dans le court texte qui suit, remplacez les - par des mots gigognes.

« Je -'ai quitté brusquement. Vraiment, — m'a fait boire la coupe jusqu'à la \_\_\_\_\_. J'en avais assez. Je ne pouvais plus supporter l'énumération de sa \_\_\_\_\_ de problèmes. Pour éviter de retourner le fer dans la \_\_\_\_\_, j'ai voulu oublier en me promenant dans la \_\_\_\_\_. J'y ai vu plusieurs \_\_\_\_\_ suivies de leurs petits. En voyant leur démarche curieuse, j'ai compris qu'elles avaient sans doute des

sténoses \_\_\_\_\_ . »

### Solution :

« Je l'ai quitté brusquement. Vraiment, **il** m'a fait boire la coupe jusqu'à la **lie**. J'en avais assez. Je ne pouvais plus supporter l'énumération de sa **pile** de problèmes. Pour éviter de retourner le fer dans la **plaie**, j'ai voulu oublier en me promenant dans la **plaine**. J'y ai vu plusieurs **lapines** suivies de leurs petits. En voyant leur démarche curieuse, j'ai compris qu'elles avaient sans doute des **sténoses spinales**. »

### Énigme 5

La semaine dernière, j'ai rencontré un vieil ami que je n'avais pas revu depuis nos études universitaires. En bavardant de tout et de rien, je lui demande s'il a des enfants et quel est leur âge. Il me répond ceci : « Tu es mathématicien, alors je vais te répondre comme ceci : J'ai cinq enfants. La différence entre l'aîné et le benjamin est de 12 ans. Les âges de mes enfants forment une suite arithmétique (c'est-à-dire que la différence d'âge entre deux enfants consécutifs est toujours la même). Enfin, le deuxième est le seul dont l'âge est un nombre premier et il n'a pas quarante ans. » J'ai répondu à mon ami que je demanderais à mes collègues de trouver la solution. J'attends votre réponse. ■



## TAFELMUSIK ET LE SOLEIL !

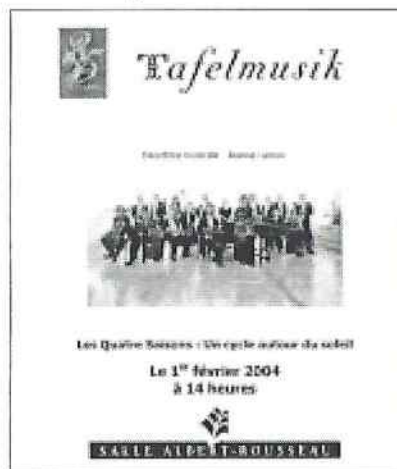
par Fernand VILLEMURE

Grâce à la générosité de la Salle Albert-Rousseau et un très heureux hasard, j'ai bénéficié de billets de faveur pour assister à un concert exceptionnel donné par l'orchestre baroque Tafelmusik que dirige Jeanne Lamou. Exceptionnel par son titre, *Les Quatre Saisons : Un cycle autour du soleil*. Exceptionnel aussi par ses artistes invités : Wen Zhao au pipa, Aruna Narayan au sarangi et les membres d'Asquarniit, Sylvia Cloutier et June Shappa, deux jeunes Inuites, chanteuses de gorge. Accompagnés par une narratrice, Catherine Perrin, les spectateurs-auditeurs ont été guidés autour du monde, dans un parcours très particulier des Saisons de Vivaldi. En effet, le premier concerto, *Le Printemps*, a été suivi d'une Fugue de Giovanni Zamboni jouée au luth et d'une œuvre anonyme intitulée *La neige blanche* au printemps jouée au pipa. Puis, avant de retrouver le deuxième concerto, *L'été*, ce fut un dépaysement sonore complet, du moins en ce qui me concerne, avec deux pièces, *Monsoon Raag* et *Ciaconna* jouées au sarangi. Des lieux orientaux au soleil de nos étés, le lien du cycle, c'est aussi bien la chaleur que la lumière. Bon moment pour se désaltérer à l'entracte !

Au retour nous attendent des moments privilégiés : le troisième concerto, *L'Automne*, est donné magistralement

par Linda Melsted ; et le quatrième, *L'Hiver*, nous fait comprendre que l'hiver est non seulement « mon pays », mais aussi celui de plusieurs autres nations. Quand j'ai entendu les deux jeunes Inuites accompagner la musique de Vivaldi de leurs chants de gorge et que j'ai senti que « ça marchait », que l'harmonie était maintenue dans ce mélange de sons connus et d'autres inconnus, j'ai été saisi d'un sentiment intense de lien universel. Cette sorte de sentiment qu'on éprouve parfois en méditant ou en contemplant des œuvres d'art ou des paysages grandioses. La musique, qu'elle origine de l'Ouest ou de l'Est, d'instruments simples ou sophistiqués, anciens ou modernes, illumine toutes les nations de tous les temps, comme le soleil fait ...

Merci, la vie, pour ces moments de plénitude et de grâce ! ■



## SOUVENIRS DE VOYAGE (14) OCTOBRE 70 À JUIN 71 AU CAMEROUN...

par Jean-Marc OUELLET

Après l'adoption de notre fils par la Chef-ferie de Batoufam en octobre 1970, nous avons été conviés à toutes les fêtes, baptêmes, mariages, funérailles, danses d'initiation et autres. Un grand nombre de barrières sont tombées. Nous avons appris le sens de certains rites et de certaines coutumes. Un jour que nous revenions de Bamenda, une ville de la partie anglophone du Cameroun où des médecins canadiens dirigeaient l'hôpital, nous nous sommes arrêtés à un carrefour de la route où se tenait un marché public. Mon fils dans les bras, nous nous sommes avancés sur la place pour acheter des arachides et vérifier le prix des légumes à cet endroit. Quand des Blancs arrivaient dans un marché, les prix étaient toujours plus élevés et il nous fallait négocier ferme pour ne pas payer le double ou le triple du prix usuel. Le meilleur truc pour y parvenir consistait à apprendre à parler un peu le pidgin africain et à démontrer ainsi qu'on connaissait les coutumes. Mais ce jour-là, nous n'avons fait que quelques pas sur la place lorsqu'une femme s'est mise à crier, à chanter et à raconter à toutes les gens autour qu'elles étaient en présence du petit Sop Sofo Wandji, le petit Blanc dont elle leur avait parlé, le petit Blanc qui avait été adopté par son village. Et ce jour-là, les prix sont tombés et tout le monde voulait nous faire un cadeau,

qui un poulet, qui des arachides, qui des légumes...

Le reste de notre année comme coopérant au Cameroun a connu également d'autres péripéties. Quelques jours avant Noël alors que je rentrais à la maison, l'épouse d'un expatrié Belge, madame Mertens, est arrivée à la maison pour nous informer qu'un accident de voiture était survenu dans la région de Mbouda et qu'il y avait, paraît-il, des Canadiens à bord. Nous apprîmes quelques heures plus tard que notre compatriote Georges Boucher avait eu collision frontale avec un camion d'essence sur une piste empoussiérée de latérite. Sa fille, qui était assise à l'arrière, a survécu, mais lui est décédé dans la nuit qui a suivi à l'hôpital local. Il nous a fallu procéder à l'achat d'un cercueil et à son transport vers Douala, où l'ambassade canadienne a pris les dispositions nécessaires pour le rapatriement du corps au Canada. Dans les jours qui ont suivi, son épouse a pris la décision de rentrer au pays par le premier vol disponible et nous l'avons accompagnée tout au long de ces quatre jours dramatiques qui ont précédé son retour en catastrophe à Montréal avec ses deux enfants.

En janvier 1971, lors de la Fête Nationale de la Jeunesse, j'ai monté avec les élèves du CETI une pièce de théâtre que nous avons présentée au Centre culturel



protestant de Bafoussam dans une soirée conjointe avec les élèves du Lycée classique. *La goutte de miel* de Léon Chancerel est une histoire tirée d'une légende hindoue qui commence par les mots suivants : *Il était une fois un brave épicier... Il était une fois, un brave berger...* Quand le berger est entré chez l'épicier pour acheter du miel, une petite goutte sur le plancher est tombée... Une mouche qui était là vint se poser sur la goutte... Le chat de l'épicier sauta sur la mouche... Le chien du berger bondit sur le chat... et cric crac croc... L'épicier furieux saisit un gros bâton et vlan sur la tête du chien... Le berger furieux... etc, etc... C'est la guerre... et puis un jour il ne resta plus face à face que deux soldats... ils s'étaient embrochés l'un et l'autre et se regardaient dans les yeux... Comment en sommes-nous arrivés-là ? Goutte de miel fluide et sucrée... ? Le monde n'a pas tellement changé...

Notre pièce fut un succès bœuf et nous avons même été invités à aller la présenter dans la capitale... Mais l'invitation ne s'est jamais concrétisée parce que, dans les jours qui ont suivi, il s'est produit un événement politique d'importance dans notre ville. L'année précédente, six personnes avaient été condamnées à mort pour, selon les autorités en place, avoir organisé, collaboré ou dirigé le maquis des années 60 à 66. Parmi elles, l'évêque de Nkongsamba, Mgr Ndogmo, et deux autres accusés ont été graciés. Mais, un vendredi matin de février 1971, vers neuf

heures, nous avons entendu des bruits et des sirènes et nous avons aperçu de nos fenêtres la population qui se rassemblait près d'un terrain vague devant notre maison. C'était jour d'exécution publique. L'armée avait encerclé la ville et forçait toutes les gens à venir assister à l'événement. C'était à cent pas devant notre porte, nous avons tout vu et entendu. Les trois prisonniers liés à des poteaux. Les trois pelotons d'exécution. Les ordres, les tirs et les gémissements dans la foule ! Ce jour-là, les accusés Ernest Wandié, Wambo le Courant et Takala Augustin ont été achevés d'un coup de revolver dans le crâne.

Nos derniers mois en pays Bamiléké ont quand même été marqués de plusieurs souvenirs heureux. Comme cette visite d'une exposition itinérante canadienne dirigée par un journaliste de Montréal, monsieur Louis-Hébert Desjardins. Il a habité avec nous et nous l'avons introduit auprès du Chef Batoufam. Quand il a offert le cocktail final de l'exposition dans un hôtel de la place, il a invité tous les notables du village pour leur rendre l'honneur qu'ils avaient fait à un petit Canadien. J'ai aussi fait l'ascension du mont Cameroun avec un groupe de Canadiens et de Français. Lorsque nous traversons les nuages pour grimper encore plus haut, d'où nous les percevons comme un tapis de velours blanc, on a l'impression d'avoir des ailes. C'est à ce moment que fut prise la photo ci-jointe. (Déjà parue dans Carrefour 18)

Et quand la fin de l'année s'est présentée, nous avons procédé à la liquidation de nos biens. Nous avions un fauteuil lazy-boy en cuir, que nous avons acheté d'un autre coopérant deux ans plus tôt. Quand le Chef venait à la maison, il s'y assoyait toujours en disant : « Ça c'est un vrai fauteuil de Chef ! » Nous le lui avons offert au nom de notre fils et nous avons

été reçus une fois de plus à la Chefferie pour les adieux. C'est alors que le Chef Toukam Fotso Élie nous a fait promettre de ramener le petit Sop Sofo Wandji dans dix ans. Nous l'avons fait en 1981. Je vous en parlerai sans doute bientôt.

Mais pour l'heure, il nous fallait rentrer et vivre le choc culturel du retour... ■

## VIETNAM 1

par André SIMARD

Du matériel neuf pour votre plaisir.

Vous pouvez m'écrire aussi, j'aime lire.

Nouvel an lunaire.

Au Vietnam il y a deux calendriers en vigueur. Le calendrier grégorien, l'occidental, qui est utilisé par les différentes administrations et qui est basé sur la rotation de la Terre autour du Soleil. De plus en plus il est intégré à la vie de tous les jours et l'on y souligne le nouvel an.

L'autre, le calendrier lunaire est basé sur les rotations de la Lune autour de la Terre. Comme cette rotation prend un peu plus de 29 jours et un peu moins de trente jours, il y a des mois de 29 jours et d'autres de 30 jours. Le nombre de mois est égal au nombre de nouvelles lunes entre deux solstices d'hiver. Les années ont donc en général 12 mois et quelques fois

13 mois. Sans être certain, je crois que les années de 13 mois sont aux quatre ans comme nos années bissextiles. Le premier jour du mois est le jour de nouvelle lune (lune invisible) et le quinzième jour celui de pleine lune. Les bouddhistes mangent végétarien ces jours-là, je crois. Par rapport à notre calendrier solaire, le nouvel an lunaire n'est pas à date fixe comme Pâques chez-nous puisque cette fête suit la lune. Il se situe quelque part en janvier ou février. Chaque année est dominée par un signe du zodiaque chinois, l'année qui commence est celle du Singe. Il y a de savants calculs qui permettent de déterminer les jours fastes et néfastes d'une année. Les curieux, allez sur Internet.

Cette année, ce nouvel an, le Têt, était hier le 22 janvier. Il donne lieu à de nombreuses réjouissances et manifestations et surtout aux réunions de familles. Nous avons eu congé à l'Antenne pour cette semaine et de nombreuses entreprises sont



fermées pour la même durée ou pour une partie importante. Les supermarchés sont fermés depuis mercredi soir et ne rouvriront que lundi matin. Les restaurants et commerces sont pour un très grand nombre dans la même situation. Comme en France de midi à 15h.

Pour commencer ce long congé, je suis allé à l'île de Phu Quoc. Je logeais dans un « resort » très rustique, c'est le moins qu'on puisse dire. Il comporte une dizaine de cases montées sur pilotis. Une petite galerie sur le devant, un plancher de madriers largement espacés, des murs en bambous tressés et un toit de chaume. Une porte fermée d'un simple cadenas et deux fenêtres sans moustiquaire ni vitrage. On les fermait la nuit par un battant de bambous tressés comme les murs. Comme ameublement un grand lit confortable avec au-dessus un voile contre les moustiques, deux chaises sur la galerie, une dans la chambre et deux petites tables. À l'arrière, un espace sanitaire, toilette, lavabo et tuyau de douche. Pas d'eau chaude ni électricité de 18h à 23h seulement. Par les nuits sans lune « y fait noir ».

Ces cases étaient loin de la ville, près de la mer et à l'orée d'un boisé. À proximité, belle plage de sable et mer chaude, plus ou moins 30 degrés.

La bouffe y est très bonne et l'isolement de l'endroit favorise la convivialité à la salle à manger. Une salle à manger extérieure recouverte.

Personnel chaleureux et bon enfant à l'image du patron, un Allemand à la chevelure blondasse, en jeans coupés et troués. Un couple de jeunes mariés américains, elle à moitié vietnamienne, un couple de Français charmants, une jeune Allemande sculpturale à la Anita Ekberg se baignant dans la fontaine dans le film de Visconti. Et de nombreux Allemands, ça s'explique.

Je suis revenu à Saigon pour le Têt. J'ai acheté un bonsaï d'abricotier aux fleurs jaunes. C'est la fleur emblématique de cette fête.

La maison de mes voisins d'en face est à trois ou quatre mètres de la mienne. Comme je travaille sur mon ordinateur face à la fenêtre, je vois tout ce qui s'y passe. Ce sont des pratiquants bouddhistes, tous les matins, la dame vient allumer l'encens avec une petite offrande. Cet encens est placé sur un autel accroché au grillage de ma maison, à au plus un mètre de ma fenêtre. La veille du Têt, des cérémonies se sont déroulées toute la journée. Une première, semblable à celle que j'ai déjà décrite pour la maison que j'habite. Puis une seconde, au cours de laquelle on a brûlé de l'argent pour montrer son détachement et une dernière, au cours de laquelle tous les objets de la cérémonie sont passés au feu y compris un magnifique petit cheval de papier et carton, rouge et doré. Tous les membres de la famille ont participé à tour de rôle.

Vous vous rappelez peut-être cette avenue, Nguyen Hue que l'on qualifie de

Champs-Élysées de Saigon. Il faut la voir couverte de fleurs. Cette avenue est à six voies, quatre au centre pour les voitures et deux latérales pour les motos. Les quatre du centre, depuis l'hôtel de ville jusqu'à la rivière, un bon kilomètre, sont remplies de fleurs en pots disposés harmonieusement comme les Asiatiques peuvent le faire. Toutes les variétés, toutes les couleurs mais avec une dominante jaune. À quelques reprises, alors que je marchais au travers de ces fleurs, de jeunes enfants, encouragés par leurs parents, venaient me prendre la main en souriant. Je ne sais

trop pourquoi, mon âge, mon air heureux ou bien cela porte-t-il chance de toucher un vieil occidental. Des adultes aussi sont venus vers moi pour me souhaiter la bonne année et la prospérité. En anglais, ça va de soi. Un peuple très chaleureux.

Il faut espérer que malgré les exigences du commerce mondial qui pèsent si lourdement sur tous les pays, il restera dans chaque société de cette petite terre des habitudes qui leur sont propres et qu'on pourra toujours fermer l'avenue Nguyen Hue aux Mercedes pour les fêtes du Têt. ■

## VIETNAM 2

par André SIMARD

Un regard plus loin

Je vous écris ce texte en pensant surtout à ma très chère Louise, amie de fraîche et longue date, oui c'est possible. C'est grâce à elle que je suis au Vietnam. Militante des années soixante-dix et toujours éprise de justice, Louise s'est auto proclamée mon agente littéraire. Elle m'a déjà trouvé une revue de prestige qui me publiera. Je lui ai cédé mes droits pour toute la francophonie, y compris l'île de Vanuatu, ma prochaine destination. Cette île est perdue au milieu du Pacifique et la population est faite de francophones et d'anglophones qui se chamaillent. Je m'y sentirai comme au Canada.

Plusieurs d'entre vous m'ont dit que mes descriptions leur donnaient une image si belle du Vietnam, qu'ils avaient envie de venir voir de quoi il en retournait. Tant mieux, je vous attends avec plaisir.

Mais vous savez, c'est le rôle du poète d'embellir, de plaire, de séduire, de transformer un peu la réalité. Du moins c'est un peu, je crois, ce que disait Rainer Maria Rilke dans « Lettre à un jeune poète ».

Et...

Il y a une chanson de Jacques Brel qui dit : (texte abrégé)

*Derrière la saleté s'étalant devant nous  
Plus loin que la misère, il nous faut*



regarder

*Il nous faut regarder ce qu'il y a de beau*

*Le ciel gris ou bleuté, les filles au bord de l'eau*

*Par-delà le concert des sanglots et des pleurs*

*Et des cris de colère des hommes qui ont peur*

*Il nous faut écouter l'oiseau au fond des bois*

*Le murmure de l'été, le sang qui monte en soi*

Moi aussi en regardant le Vietnam j'ai regardé derrière la saleté s'étalant devant moi et aujourd'hui je vous la raconterai un peu.

Je vis dans un quartier qu'on m'a dit être d'intellectuels, plusieurs professeurs y vivent, des professionnels, des fonctionnaires aussi j'imagine, bref le quartier Montcalm de Saigon. Vous savez combien gagne un enseignant, autour de 150\$ canadiens par mois et une télé coûte le même prix qu'au Québec.

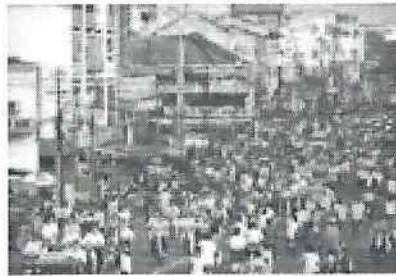
Dans ce quartier, des personnes âgées m'abordent en me demandant si je parle français. Une très jolie et charmante femme d'environ 70 ans, médecin, son chapeau conique sur la tête et à vélo m'a même trouvé l'accent de Paris. Je dois la revoir pour un traitement de la petite saloperie qui loge en moi. Un médecin pauvre vous avez déjà vu ça ?

Un homme de 75 ans droit comme un piquet est surveillant de stationnement pour un cinéma. Nous avons parlé et il m'a dit être là sept jours par semaine durant toutes les représentations, il gagne 40\$ (cnd) par mois.

À Dalat, j'ai vu sept ou huit femmes, en plein soleil, placer une à une de petites plaques irrégulières de gazon d'environ 30cm par 30cm pour recouvrir tout un terrain de football.

Un soir, j'étais seul dans un restaurant et il y avait bien là une dizaine de serveuses et serveurs à me regarder bouffer.

Dans les supermarchés il y a des commis partout, dans chaque allée et aux caisses, ils sont deux sinon trois personnes.



Un taxi qui me coûterait 15 dollars au Québec me coûte ici environ deux dollars et pourtant l'essence est presque aussi chère et les autos sont au même prix.

La force du travail n'est pas une denrée rare ici, et n'est donc pas payée à sa juste valeur. Les usines de jeans du Québec y

sont transférées.

Alors, tout est fait à bras d'hommes. On voit des cyclistes transporter dans une grande boîte à l'avant du vélo de lourdes charges de sable, de gravier et de ciment que d'autres mélangeront à la petite pelle. Pas de bétonnière ici. C'est typique, faire un tour de pousse-pousse, non ? On y voit des occidentaux, plus gros que moi, s'y faire promener par des hommes aux longues jambes maigres pour moins d'un dollar. Capital et travail interchangeable selon le prix de l'un ou l'autre, dit la théorie. Chez nous des camions et ici des jambes maigres.

Dans le quartier des grands hôtels, il y a des mendiants comme partout au monde mais... Une femme, le visage défiguré par ce que j'imagine le napalm ou une autre saloperie, je ne suis pas capable de la regarder, j'ai peur et honte. Il y a une association des victimes de la guerre. Des enfants, pas ceux des fleurs des Champs-Élysées, non des enfants sales, en guenilles, pieds nus sur l'asphalte brûlante, qui m'accrochent le bras en demandant des sous. Idiot et insensible, j'ai peur des maladies. Des femmes aussi sales, à la peau très foncée, des minorités comme on dit ici, avec des bébés maigres qui pleurent dans leurs bras et qui demandent à manger.

Si je donne ? Oui, parfois, lorsque je suis seul, en cachette et rapidement. Un enfant est renversé par une moto, le motocycliste est responsable selon moi. Il arrête quel-

ques instants puis repart. L'enfant se relève en pleurant, ses parents le grondent. Des images qui s'oublient mal.

Une pollution qui me fait craindre ; le Vietnam se développe très rapidement et d'ici quelques années, les Vietnamiens auront une certaine richesse, mais ils devront la consacrer aux soins de santé. Les fumeurs sont très nombreux et les cigarettes à bas prix. On le sait, les multinationales du tabac ont jeté leur dévolu sur les pays en voie de développement. Les 4 millions de motos de Saigon crachent de la saleté. J'ai un ventilateur depuis un mois et j'ai dû en démonter les pâles pour les nettoyer, elles étaient couvertes de suie. Les cancers de poumons seront endémiques.

Tous ces gens peuvent-ils aspirer au bonheur, à l'amour ? Dans un recueil de récits de Alexander Kluge, « Chronique des sentiments », on pose la question suivante : « Cela veut-il dire qu'à partir d'un certain degré de malheur, il n'y a plus rien à faire avec l'amour ? »

Je dramatise, comme c'est aussi le rôle du poète, alors faites la juste part des choses entre tout ce que je vous écris.

Mais derrière la saleté s'étalant devant nous, Il nous faut regarder ce qu'il y a de beau.

André Simard, expatrié ■



## ANNONCES ET RAPPELS

1- Félicitations à Rodrigue Gignac Notre collègue, nouvellement retraité vient de se voir octroyer le titre de Chevalier titulaire des Palmes académiques, l'organisme français datant de 1808 qui honore ainsi les pédagogues de mérite. Il partira bientôt pour la France où on lui remettra l'insigne de cet honneur bien spécial.

2- La date de tombée du prochain numéro de Carrefour, le N° 23, est fixée au jeudi 16 septembre 2004.

3- Loi 111, dernières nouvelles. Les collègues, qui ont déjà fait parvenir au Cégep leur demande écrite concernant le montant dû, devraient recevoir celui-ci au cours du présent mois de mai. C'est du moins l'avis que j'ai reçu de monsieur Norman Miller du Cégep.

4- Le Party de la non-rentree. C'est pour le mercredi 8 septembre 2004. La coutume (jeune encore) veut qu'on s'y retrouve tous, les yeux pleins du soleil estival, pour consommer hot-dogs, maïs et boissons diverses, mais surtout pour partager les bons souvenirs non scolaires... Vous pouvez dès maintenant signifier votre désir d'y participer à l'un des membres du Conseil.

5- N'oubliez pas le rendez-vous pour déjeuner ensemble, le 2<sup>ème</sup> jeudi de chaque mois au restaurant Pacini des 4Bourgeois. Inscrivez les prochains à votre agenda : 14

octobre, 11 novembre et 9 décembre 2004. En passant, un gros MERCI à Roland Legendre, qui nous envoie un rappel par courriel.

6- Vous pouvez rejoindre les actuels membres du Conseil de l'association, Pour rejoindre les :

### MEMBRES DU CONSEIL

Louis Deschambault, au 653-4207, ou ldchambo@mediom.qc.ca

Roland Legendre, au 653-7470, ou rolandlegend@aol.com

Lucie Robertson, au 658-5516, ou lucie.robertson@videotron.ca

Rodrigue Gagnon, au 651-3409, ou jorod@sympatico.ca

Alberte Arsenault, au 523-5886, ou pichet@videotron.ca

Bill Donnelly, au 656-0421, ou bill-ann@sympatico.ca

Fernand Villemure, au 658-1689, fervil@globetrotter.net

Qui seront les élus de notre prochaine assemblée générale ??? À venir dans le numéro 23 en début d'octobre.